

Petite revue de philosophie

Réflexions inactuelles

Pierre Bertrand

Volume 2, Number 1, Fall 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1105702ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1105702ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (print)

2817-3295 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertrand, P. (1980). Réflexions inactuelles. *Petite revue de philosophie*, 2(1), 95–104. <https://doi.org/10.7202/1105702ar>

Réflexions inactuelles

Pierre Bertrand

Professeur au département de philosophie

-I-

La récente prise d'otages survenue à l'ambassade américaine à Téhéran illustre assez bien la fragilité de l'ordre du monde. Précédemment, il y avait eu le problème de la présence d'une brigade russe à Cuba. Et on ne sait pas ce que l'avenir nous réserve. Au niveau politique, comme d'ailleurs au niveau économique, le monde est extrêmement instable. Nous avons l'impression d'être installés sur une poudrière. Même plus près de nous, les choses ne vont pas fort non plus, caractérisées notamment par des conflits sociaux qui sont devenus partie essentielle du paysage national. En fait, ce qui se passe à un niveau domestique n'est pas différent de ce qui se passe à un niveau mondial ou international. Et le plus désespérant, c'est que nulle part on ne rencontre un quelque chose qui serait assez fort, assez passionné pour faire prendre à la situation une tournure toute différente.

Ce qui est prédominant au contraire est une espèce de sentiment d'impuissance, une sorte de volonté d'iso-lationnisme, chacun se disant qu'il n'y a rien à faire et chacun essayant de tirer le plus possible, pour soi-même, de la situation. Au lieu de s'arrêter et d'apporter une solution radicale, révolutionnaire aux problèmes urgents qui se posent, nous continuons à appliquer les vieilles solutions d'antan, qui ne font que colmater les brèches quand ce n'est pas en créer de nouvelles.

Il manque un esprit de sérieux, une volonté, une passion capable d'apporter un changement radical. Nous nous berçons de l'illusion que les choses vont se régler toutes seules, avec le temps. Mais avec le temps, les choses ne font qu'empirer, bien loin de s'améliorer. Chacun est trop occupé, trop hypnotisé par ses petits problèmes personnels, immédiats pour être capable de prendre une vue d'ensemble qui soit autre chose qu'une pure vision intellectuelle sans conséquence. Il existe un énorme esprit de cynisme qui ne peut que nuire énormément. C'est comme si on ne faisait pas réellement partie de ce monde dans lequel, pourtant, nous nous trouvons, c'est comme si tout ce qui se déroule n'était pas réel, mais était plutôt là pour nous amuser, nous occuper et nous distraire. C'est comme si nous n'étions jamais là nous-mêmes, jamais réellement présents, c'est comme si nous n'avions pas encore réellement commencé à vivre, que nous remettions cela à plus tard, un éternel plus tard où nous prendrions enfin notre vie en main et où nous deviendrions sérieux. Mais entre-temps, nous créons cette réalité dans laquelle nous nous trouvons.

Le cynisme ambiant est accompagné d'une énorme léthargie. On recherche malgré tout, à travers tout, un petit confort, qui nous fera oublier nos soucis. Nous aspirons à une vie où nous ne serons plus constamment dérangés par les événements mondiaux qui viennent, tels des visiteurs impolis, frapper à notre porte au moment même où nous nous apprêtons à nous endormir. Nous cherchons un calme, un confort, un bonheur sur mesure, sur commande qui nous permettra de nous endormir et de faire de beaux rêves au milieu du chaos et de la pagaille générale.

Oui, on regarde autour de soi, on regarde dans les médias, on regarde comment l'information, et quelle information, est traitée, et on se demande bien, face à cet énorme poids de conservatisme, à cet énorme poids des habitudes et de la bêtise comment les choses pourront changer pacifiquement. Les habitudes sont ancrées, très profondément ancrées, et ces habitudes ont beau s'avérer inadéquates, superficielles eu égard à la profondeur des problèmes posés, ces habitudes n'aspirent qu'à se maintenir telles quelles. On se dit que seul un choc violent pourra venir à bout de notre paresse, de notre paralysie, encore que beaucoup de chocs violents subis, par exemple les deux dernières grandes guerres mondiales, n'aient pas changé grand-chose à la situation.

Comme ce sont les individus qui composent les sociétés, celles-ci ne pourront changer que dans la mesure où ceux-là changent. On a beau vouloir changer la structure sociale extérieure, dans la mesure où les individus

restent fondamentalement ce qu'ils sont, ce changement ne sera qu'une réforme et les mêmes problèmes qu'au-paravant apparaîtront. On peut le constater actuellement, dans un monde où, prétendument, plusieurs pays auraient subi une révolution qualifiée de socialiste. En fait, une telle révolution est très limitée, elle peut améliorer la situation économique, mais souvent en brimant les libertés civiles, et de toute façon elle n'est le porteur d'aucun homme nouveau.

Notre gros problème vient de ce que nous sommes tellement conditionnés à accepter les choses telles qu'elles sont, sans les remettre en question, que nous sommes tellement malléables, prêts à croire n'importe quoi et n'importe qui, que nous sommes tellement les victimes passives des situations dans lesquelles nous nous trouvons jetés, que nous sommes privés de cette énergie qui nous rendrait capables de dépasser les contraintes et de les comprendre. Le problème en est un d'une énorme ampleur, affectant à la fois la situation mondiale, nationale et celle de nos propres vies. En fait, il s'agit d'un seul et même problème aux mille facettes. Et étant donné l'ampleur du problème, il ne pourra être résolu à l'aide de solutions de détail, des solutions partielles, qui constituent le genre exclusif de solutions qu'on tente d'apporter pour résoudre nos problèmes. Les solutions de caractère technique sont nécessaires, mais ne sont pas suffisantes pour régler quelque problème que ce soit. Une solution de caractère uniquement technique ne peut être que temporaire, car elle n'affecte que la partie superficielle du problème qui, continuant, se détériorant, nécessite d'autres solutions,

d'autres réformes. Telle est l'histoire du monde et de nos sociétés.

Peut-être est-il utopique de demander plus, mais peut-être également n'avons-nous d'autre intérêt, maintenant, que de demander l'impossible, non pas un désir ou un caprice impossible, mais une question impossible, qui nécessitera toutes nos énergies si nous voulons la résoudre. Le monde ne changera que si nous changeons totalement, fondamentalement. N'attendons pas que le monde change pour changer, car les choses ne se produiront jamais dans cet ordre. Chacun d'entre nous, nous sommes responsables de l'ordre du monde, ne nous en remettons pas à nos hommes politiques qui, en définitive, n'en savent pas plus long que nous sur les questions importantes que nous avons à affronter. Notre cynisme, notre impuissance, notre superficialité, nos habitudes ne pourront rien faire pour nous aider. Ne comptons que sur notre passion, notre énergie, notre énorme capacité d'observer, de voir, d'entrer en contact direct avec tout ce qui se passe en nous et autour de nous. Et peut-être serons-nous les premiers surpris de constater que des problèmes ont été résolus, qui demeureraient insolubles tant qu'on s'acharnait à tenter de les résoudre d'une manière traditionnelle. Maintenant, ce qu'il nous faut, c'est une tout autre idée de la politique, une grande politique, d'un espace beaucoup plus vaste que les collines parlementaires.

-II-

Quel est le sens de la vie? Telle est peut-être, au

bout du compte, la question la plus fondamentale, celle que l'on finit par poser quand on a oublié toutes les autres. Car enfin, la vie telle que nous la connaissons, telle que nous la menons a-t-elle un sens? On peut être très occupé, n'avoir aucun moment à soi, être sans cesse à la course, mais à l'intérieur de cette course et de ces occupations, on ne peut s'empêcher de se demander quel est le sens de tout cela. C'est une question très concrète, car il s'agit non pas d'une vie abstraite, ou de la vie en général, mais bien de notre vie quotidienne, telle qu'elle ne cesse de nous étonner, de nous dépasser, de nous piéger et de nous déjouer. Quel est le sens d'une vie menée au jour le jour, avec des succès et des échecs, des hauts et des bas, et qui inévitablement mène à la mort? Nous pouvons ne pas être sérieux, mais si nous le sommes le moins nous allons questionner cette vie que nous menons, de même que cette vie qui se déroule autour de nous, dans la société et dans le monde, et qui se manifeste de toutes sortes de manières, par des conflits, des guerres, des risques continuels de mort, et qui a développé au coeur des hommes des sentiments mortifères tels le cynisme, l'amertume, le désespoir, etc. Et d'abord, comment allons-nous pouvoir trouver une réponse au sens de la vie? Sera-ce en lisant des livres, en consultant tel ou tel philosophe, telle ou telle autorité religieuse? Ou bien en adoptant telle ou telle croyance, en s'appuyant sur telle ou telle idée, ou en suivant tel ou tel gourou, ou telle ou telle autorité spirituelle? Mais de toutes ces façons, notre vie n'acquiert aucun sens et reste tout aussi absurde. Oui, comment allons-nous pouvoir répondre à la question: quel est le sens de la vie?

Qui nous apportera une réponse? Et est-ce que quelqu'un peut nous apporter une réponse?

On peut toujours dire que cette question n'a aucun sens, qu'elle est insoluble, et que mieux vaut pour nous de la laisser tomber, de ne pas penser à ces choses. Mais vivre dans l'ignorance, dans une espèce de rêve éveillé ne confère pas pour autant un sens à notre vie. Il est possible que peu de personnes se posent de telles questions. Mais qu'elles soient le fait du petit nombre n'enlève aucunement à ces questions leur importance. On sait combien la philosophie peut, dans une société gagnée par la vitesse, l'agitation et la superficialité, avoir mauvaise presse. On se méfie de ce qui est tant soit peu profond, tant soit peu original, tant soit peu hors des sentiers battus. On fait mine alors de ne pas comprendre, on ferme la porte et les fenêtres et on se reprend vite dans les marécages des questions à la mode. C'est d'ailleurs cette superficialité, ce manque de vigueur qui contribue à rendre notre vie absurde.

Mais j'imagine qu'après toute l'agitation du monde, on ne peut qu'en revenir à cette question: quel est le sens de tout cela? Si nous attendons qu'on nous apporte la réponse à cette question, celle-ci demeurera toujours insoluble, ou plutôt la réponse sera que la vie n'a en effet aucun sens. Quand on pose une question de cette importance, il faut être complètement habité par elle, en faire notre pain quotidien, y mettre toute notre attention, notre énergie, notre passion. Ce n'est pas une question que l'on pose en sirotant un digestif et que l'on oublie l'instant d'après. Car alors, la vie en effet n'a aucun sens. C'est une question concrète, quotidienne qui nous confère

une force, une audace pour questionner et pour effectuer dans la vie toutes les investigations. La vie est tout à fait autre chose que les maigres idées que nous nous en faisons. Il faut pouvoir jouer dans la vie, expérimenter, se dépasser constamment, se laisser traverser par toutes les mises en question, ne jamais s'installer nulle part, dans aucune idée, aucune conclusion, aucune croyance. Mais être toujours en mouvement, en état d'étonnement, regardant les choses d'un oeil neuf qui seul peut nous permettre d'apprendre. Les mots n'ont aucune valeur, ils servent trop souvent à nous tromper nous-mêmes, à nous illusionner nous-mêmes. C'est notre vigilance, notre lucidité qui peut répondre à la question du sens de la vie.

La vie est, à bien des égards, une sorte de folie. Elle ne cesse de nous conduire, pourvu que nous nous y abandonnions, dans des régions insoupçonnées. Elle fait fi de nos attentes, de nos théories, de nos certitudes, de nos explications. Seul celui qui reste mobile, éveillé, curieux, passionné peut savoir si la vie a un sens. Et il n'y a pas de recette, de méthode pour parvenir à cet état. C'est un état naturel, spontané qui doit déjà exister pour s'engendrer lui-même. C'est l'affaire de toute une vie, un style de vie, une manière de vivre, et non pas une passade, une préoccupation parmi tant d'autres vite survenue et vite passée.

Pour savoir si la vie a un sens, il faut être capable de jouer avec la vie, de jouer avec soi-même, d'expérimenter sur soi-même, d'expérimenter avec soi-même, de s'observer d'un oeil amusé et presque farceur, d'observer tout ce qui se passe, de ne s'interdire aucun domaine d'investigation. Le sens de la vie ne se trouve pas au

bout d'un long processus, mais dans le parcours même de ce processus. Il faut être capable de tout questionner, de regarder partout, de faire face à tout, de tout bouleverser, non pas anxieusement, mais en quelque sorte amoureusement. Et comme la vie déjoue jusqu'à nos questions, on ne sait pas d'avance ce qui peut survenir, ce qui peut se passer. Il ne faut pas tenir mordicus à telle ou telle question, même la plus fondamentale. Il faut pouvoir abandonner toutes les habitudes. Car puisque notre vie est actuellement absurde, ce n'est qu'en se transformant radicalement qu'elle pourra avoir un sens.

Peut-être la question du sens de la vie n'a-t-elle aujourd'hui, dans notre société d'individus spécialisés, compartimentés et fragmentés, aucun sens. L'esprit présent est à ce point préoccupé par des questions d'une courte actualité, ou relevant du vaste domaine du divertissement ou de l'oubli de soi, qu'il ne se rend pas compte que pour résoudre les questions de surface il faut plonger en profondeur. Tant que le style journalistique prévaudra en tout, en politique, en économie et même en religion, nous serons condamnés à mener une vie superficielle, et immanquablement, la question finira toujours par se poser: quel est le sens de tout cela?

